

« Éclairer l'action »

ou

MAURICE SÉGUIN ET L'ENSEIGNEMENT

DE L'HISTOIRE¹

Comme canadien-français, le jeune Maurice Séguin sentait sa différence de l'Anglais mais il ne comprenait pas pourquoi les choses étaient ce qu'elles étaient autour de lui dans la paroisse de Saint-Vincent-de-Paul à Montréal. Il étudia à l'école Champlain située au 1620, rue Fullum, qui est aujourd'hui le Plateau Mont-Royal/Centre-Sud. Cette école était sous direction laïque depuis sa fondation en 1870, ce qui est rare à cette époque. Un de ses instituteurs, Eugène Nepveu, qui est membre de la Société Saint-Jean-Baptiste, éveillera la conscience nationaliste de Maurice.

De 1926 à 1934, soit durant son cours primaire, Maurice est intrigué par des noms de commerce comme *Living Room Furniture Company Limited* dans un quartier francophone à près de 100% et dont la clientèle, au surplus, est francophone ! Il sollicite l'opinion d'Eugène Nepveu sur cette situation qui lui semble absurde. Familier avec la famille Nepveu, Maurice en a subi une grande influence. Vers douze ans, au début des années 1930, Maurice commence à comprendre grâce aux explications d'Eugène Nepveu la dimension économique du problème national des Canadiens-Français. Ce sera le point de départ d'une longue quête sur l'histoire de son propre peuple conquis et provincialisé.

Durant les années 1938 à 1945, Séguin fait des lectures nombreuses et variées en histoire, en économique, en sociologie, en géographie, en science politique, en philosophie de l'Antiquité et des XIX^e et XX^e siècles, ainsi que la lecture de quelques biographies de grands entrepreneurs capitalistes du XIX^e et XX^e siècles pour comprendre les raisons de la subordination économique

¹ Historien de l'École historique de Montréal au Département d'histoire de l'Université de Montréal au cours des années 1945 à 1984, Maurice Séguin a été le chef de file de la nouvelle interprétation de l'histoire du Canada. Il a été le collègue de Guy Frégault et de Michel Brunet ainsi que le successeur de l'abbé Lionel Groulx comme professeur d'histoire du Canada à l'Université de Montréal. Son cours de synthèse historique du Régime britannique vient d'être édité par Bruno Deshaies et publié par Guérin, Éditeur, dans la collection Bibliothèque d'histoire dirigée par André Lefebvre sous le titre *Histoire de deux nationalismes au Canada* (1997). Des renseignements sur cet ouvrage dans « Le Rond-Point des sciences humaines » (<http://www.clic.net/~bdeshaie>).

des Canadiens-Français. Il découvre progressivement son insatisfaction envers les explications données par les Parent, Bouchette, Montpetit, Groulx, Minville et même Angers.²

En 1943, Séguin fait le résumé du livre d'Esdras Minville, *Initiation à l'étude*. Il note ce qui suit : « Depuis 1914 on parle beaucoup de "Canadianisme" mais est-ce que "Canadien" veut dire : "Canadian". » Durant les années 1944 à 1947, il entreprend une recherche doctorale en histoire économique du Canada qu'il termine en moins de trois ans. Il paie lui-même ses dépenses de voyage et de séjour aux Archives publiques d'Ottawa. Il lit le *Rapport Durham* dans l'édition de C. P. Lucas. Les linéaments de sa pensée se forment pour finalement s'exprimer dans sa thèse de doctorat.³ En décembre 1946, à la demande de Frégault, Séguin publie les premiers résultats de ses recherches doctorales dans *L'Action nationale* à l'occasion d'un n^o spécial sur la Conquête sous le titre : « La Conquête et la vie économique des Canadiens. »⁴

En juin 1956, à l'occasion de l'Assemblée annuelle de la *Société Historique du Canada*, Séguin expose son point de vue sur « la notion d'indépendance dans l'histoire du Canada. » De cette réflexion naîtra *Les Normes*.⁵

Dans *Les Normes*, Séguin s'explique sommairement sur l'enseignement de l'histoire.⁶ D'entrée de jeu, il considère l'importance de la « légitimité de l'histoire des grands phénomènes sociaux » comme démarche historique. Selon lui, « l'histoire des structures est aussi légitime que l'histoire événementielle ». D'où « l'importance de la grande histoire ». Il dénonçait ces historiens qui « consacrent des années et écrivent des volumes pour débrouiller des faits de deuxième ou de troisième ordre, puis se prononcent sans trop d'attention sur l'essentiel, ou mieux répètent les jugements hâtifs, acceptés depuis des générations, sans jamais les vérifier ni les critiquer ».

Ce qu'il souhaitait principalement c'était de faire « avant tout la grande histoire politique des DEUX Canadas ». La raison fondamentale de ce choix se trouve dans ce texte des *Normes* :

² Voir Michel Brunet, « Feu Maurice Séguin. Les étapes de l'historien et du maître à penser », *Le Devoir*, 8 septembre 1984, p. 11.

³ Le 14 novembre 1947, Séguin soutient sa thèse portant sur *La "nation canadienne" et l'agriculture (1760-1850). Essai d'histoire économique*, Faculté des Lettres de l'Université de Montréal. Publication, vingt-trois ans plus tard, de sa thèse de doctorat aux Éditions Boréal Express (Trois-Rivières, 1970) avec une *Préface* de Jean Blain, son collègue et professeur du Régime français.

⁴ Texte réédité par Robert Comeau, dir., dans *Économie québécoise*, Montréal, Les Presses de l'université du Québec, 1969, p. 345-361 (coll. « Les Cahiers de l'Université du Québec »).

⁵ Voir Robert Comeau, dir., *Maurice Séguin, historien du pays Québécois vu par ses contemporains, suivi de Les Normes de Maurice Séguin*. Montréal, VLB Éditeur, 1987, 307 p. (coll. « Études québécoises »).

⁶ Voir l'*Introduction aux Normes* (éd. Séguin, 1965-1996) ou Robert Comeau, *ibid.*

[T]out citoyen, dans l'appréciation des événements quotidiens, se rapporte nécessairement à une conception générale de la situation politique, économique, culturelle ou sociale du milieu où il vit. Obligé de se prononcer fréquemment sur ces questions fondamentales, il ne saurait éviter de recourir à une explication historique. De sorte que **la haute histoire des phénomènes primordiaux est en définitive, pour ceux qui ne sont pas des professionnels de l'histoire, la seule histoire importante et irremplaçable.** (Mots mis en gras par nous.)

L'historien ne travaille pas uniquement pour son plaisir, mais surtout pour éclairer le passé et préparer l'avenir. « Si l'historien est avant tout un historien, écrit Séguin, et non un propagandiste au service d'une cause, pourquoi, en faussant les faits, accumulerait-il volontairement les chances de voir son oeuvre démolie, discréditée et remplacée plus rapidement par une oeuvre plus objective? » Malgré que toujours relative, il se proclamait pour « l'effort vers l'objectivité » et « l'absolue sincérité » ; il souhaitait que l'historien n'agisse pas « par intérêt personnel » ; il lui semblait possible que la recherche de la vérité puisse servir l'action « dans un avenir plus ou moins lointain ». « Même l'action, soutenait-il, serait mieux servie par la vérité. »

L'historien a un rôle social à jouer. Cette fonction du métier d'historien, Séguin la considérait comme inhérente à son statut de chercheur et à son rôle comme intellectuel dans la société. Le passé fait partie du présent tout autant que de son devenir. En ce sens, il se situe parmi les plus grands historiens qui vont de Thucydide à Marc Bloch, à Henri Pirenne, à Lucien Febvre ou à Henri-Irénée Marrou. D'ailleurs, n'a-t-il pas hésité d'écrire ce qui suit dans son *Introduction aux Normes* :

Il ne faut pas craindre d'affirmer que l'élite d'une collectivité se doit de savoir l'entière, l'exacte situation, sans ménagement, sans emphase, sans sous-entendu trompeur.

Il lui était impossible d'admettre qu'un historien se complaise dans la connaissance du passé pour le passé ou de se contenter de faire l'étude des fourchettes de la Nouvelle-France ! Maurice Séguin voulait découvrir les fondements et les ressorts de l'évolution historique de ses compatriotes ; il voulait de toutes ses forces leur faire comprendre à la fois leur passé et les défis de leur devenir ou de leur avenir. Dans son for intérieur, il espérait faire changer la trajectoire historique. N'a-t-il pas écrit ce qui suit :

Si entretenir des illusions, <si> taire des difficultés, <si> escamoter des déficiences peuvent paraître faciliter l'action immédiate, à longue échéance, la vérité — même pénible à voir — se révélera plus profitable aux hommes d'action pour élaborer la stratégie globale et organiser les forces de la collectivité.

Finalement, il trouvait qu'il était mieux de « de comprendre d'une manière réaliste la situation actuelle » que de « s'exposer à gaspiller en pures pertes ses meilleures énergies en combattant inutilement l'inévitable (pour le moment ou pour toujours?) ».

Bref, il cherchait les avenues qui assureraient à ses compatriotes la possibilité d'éviter les dérapages soient dans des projets chimériques ou dans des illusions collectives. Il désirait « éclairer l'action ».⁷

(30)

Bruno Deshaies
2210, Belle-Meunière Nord
Québec (Québec)
G2B 1Z3

Tél. : (418) 842-8745

bdshaie@clic.net

Le Rond-Point des sciences humaines

<http://www.clic.net/~bdshaie/>

⁷ Voir la *Préface* de Bruno Deshaies dans *Histoire de deux nationalismes au Canada*, Montréal, Guérin, Éditeur, 1997, p. xi-xiii (coll. « Bibliothèque d'histoire »).